

HERCULE VALJEAN
Musée d'horreurs



BeQ

Hercule Valjean

Une autre aventure extraordinaire
du Domino Noir # HS-073

Musée d'horreurs

La Bibliothèque électronique du Québec
Collection *Littérature québécoise*
Volume 720 : version 1.0

Musée d'horreurs

Collection *Domino Noir*

gracieuseté de Jean Layette

<http://www.editions-police-journal.com/>

I

Belœil n'en revenait pas. Depuis trois jours, il ne s'était rien produit. Ces vieux filous de la pègre, les coupe-jarrets et les receleurs semblaient se conduire comme de petits anges.

Il est vrai que les derniers exploits du Domino Noir avaient beaucoup rafraîchi certains tempéraments bouillants et glacé les velléités du mal.

Belœil rêvassait donc dans son bureau en savourant un merveilleux havane qu'il venait de prendre sur la réserve des beaux jours et c'est d'un air béat qu'il contemplait la fumée bleue qui s'envolait vers le plafond, quand son subconscient lui rappela le Domino Noir.

Le Domino Noir, figure de mystère, mais personnage authentique et prouvé.

Le Domino Noir, dont l'ombre se sentait

même dans la nuit la plus lourde et qui glaçait de peur les criminels.

Anonyme à tous, sauf à un seul. À Benoît Augé, le jeune journaliste intègre et discret.

Mais, jamais Augé n'aurait trahi ce qu'il savait et qu'il avait juré de garder caché. Il se considérait honoré d'être un fidèle collaborateur du Domino Noir et ni par crainte, ni par offres alléchantes à plus d'un, il n'aurait dit mot.

La sonnerie du téléphone se fit entendre.

Une fois. Deux fois...

Belœil leva le récepteur, machinalement et dit :

– Allô !

Avant qu'il fut revenu de son rêve, il y avait eu un râle à l'autre bout du fil et l'appareil s'était refermé.

– Allô ! Allô ! dit encore Belœil en secouant la tête pour se réveiller de sa stupeur. Il fit jouer le levier et n'obtint que le standard de la centrale de police.

– Ici la centrale...

– Alors, dit Belœil, je veux savoir qui est-ce qui m'a appelé il n'y a qu'un instant. Est-ce que la personne s'est nommée ?

– Non... on a simplement demandé à vous parler, et...

– C'est bon, dit Belœil qui sentait la futilité de cette enquête et qui réalisait du coup la fin précipitée de sa vacance.

Il raccrocha, se frotta les yeux et écrasa son cigare dans le cendrier.

Le sort en était jeté. Il fallait se remettre à l'œuvre.

II

Georges van Druthis était un petit bonhomme court et rond qui parlait avec un accent indéfinissable. Tout en lui était rond : sa tête, son corps, ses bras et ses jambes potelées.

Depuis sept ans qu'il habitait Métropole, Georges van Druthis n'avait eu qu'une seule affaire à son nom : un musée.

Il habitait au second de son établissement, trois pièces qu'il partageait avec sa femme, une espèce de javanaise qui ne disait jamais un mot et qui semblait à certains moments une statue de jade tellement elle avait cultivé l'art de ne pas faire un mouvement.

Notre homme était estimé du voisinage parce qu'il se mêlait de ce qui le regardait et qu'il payait ses notes rubis sur l'ongle. D'ailleurs, dans le quartier, on était habitué aux races étrangères et aux commerces exotiques et personne ne

faisait compte qu'il fallait des coutumes étranges qui parfois, venaient s'implanter.

N'y avait-il pas Abdullah Ben-Meh, juste en face du musée des van Druthis qui vendait des épices, et qui, le soir, sa boutique fermée, venait fumer le narghilé en fez et en babouches sur le perron. Et Yang-Li, l'antiquaire chinois. Et Ibrahim Kurth, le regrattier Israélite d'ascendance bulgare et syrienne à la fois. Et combien d'autres, jusqu'à Beauchemin l'épicier du coin qui en était venu à comprendre tous ces gens-là sans plus s'étonner de rien.

Bref, on savait vivre en paix et chacun y trouvait son profit.

III

À huit heures, ce matin-là, Beauchemin l'épicier avait ouvert la porte à son commis en lui donnant ses recommandations pour la journée.

La veille, Yang-Li l'antiquaire chinois avait été évaluer une fort belle pièce chez un personnage fort en vue de Métropole qui avait voulu une expertise en règle avant de s'en vanter auprès de ses amis.

Ce matin cependant, Yang-Li qui avait pourtant fumé à l'occasion une pipe d'opium chez ses compatriotes, avait le cœur assez barbouillé et un dragon aux griffes aiguës lui chevauchait l'estomac.

Il était passé neuf heures quand il refit son inventaire et remarqua qu'on l'observait de chez Abdullah Ben-Meh.

Chez Abdullah Ben-Meh, rien ne changeait à

la routine quotidienne. L'odeur était forte dans la boutique, mais c'était ainsi que l'Arabe l'aimait plus que tout.

Quant à Ibrahim Kurth, le regrattier, il vaquait à ses affaires depuis bien des heures.

Georges van Druthis s'était levé sur la pointe des pieds, obsédé par un cauchemar qu'il avait mal compris. Son musée n'était plus dans le rêve qu'un jouet qu'une main gigantesque plongeait alternativement dans un bain d'eau glacée et dans une fournaise béante.

Quand il s'était éveillé, sa femme toussait et il avait résolu de la laisser dormir quelques instants de plus. Il se dirigea vers la cuisine et fit du café. Puis, dans l'armoire, il prit du pain et du fromage et vint placer les couverts sur la table.

Il crut à une hallucination quand, en regardant par la fenêtre, ses yeux virent une ombre, juste dans le coin. Une ombre qui ne dura qu'une seconde. Il pensa que son cauchemar lui faisait imaginer des choses et il s'en fut à la chambre de bain pour se raser. Là aussi, par le miroir, il revit l'ombre. Il se plongea donc la tête dans l'eau

froide, après quoi il se rasa avec précaution en prenant bien soin de ne pas abîmer la naissance de sa barbe.

À neuf heures, il attendait à sa porte les premiers visiteurs à son musée pendant que là-haut sa femme vaquait aux soins du ménage.

À quelques pas de là, juste au coin en face de l'épicerie Beauchemin, une jeune fille marchait au ralenti en lorgnant de biais vers la porte du magasin.

Derrière la vite, le commis la vit, regarda l'heure, se hâta de remplir trois commandes qui restaient et sortit avec sa bicyclette. Il traversa la rue en faisant un signe de tête ostensible à la jeune fille pour qu'elle le rejoignit un peu plus loin.

Il s'arrêta à la première ruelle, s'y engagea une vingtaine de pieds et descendit lentement en tenant son appareil par le guidon.

La jeune fille déboucha elle-même. Elle marcha plus vite, après avoir regardé à droite et à gauche comme quelqu'un qui se cache et se jeta

littéralement sur le commis en éclatant en sanglots convulsifs.

Cette jeune fille, qui n'était plus une fillette, mais n'avait certainement pas encore vingt ans était pauvrement vêtue et ses traits respiraient la misère de trois générations. Quand elle eut sangloté une bonne demi-minute, le commis eut une geste mi-brusque, mi-tendre pour lui relever la tête.

– T'en fais pas comme ça Madeleine, qu'il lui dit tout bas.

– Facile à dire, lui répondit l'adolescente, mais ma mère ne chante pas la même chanson. Et puis, ce ne sera pas long avant qu'elle apprenne.

– Je t'ai dit de ne pas t'en faire, répéta le jeune homme en caressant les cheveux de celle qui avait pleuré.

Puis, il sortit de sa poche un mouchoir propre et essuya les yeux de Madeleine.

– Ça va mieux, maintenant ?

– Oui... oui... renifla l'autre en essayant de sourire.

Insensiblement, le jeune commis avait repris Madeleine dans ses bras et celle-ci se laissait faire comme une enfant qu'on berce.

– T'en fais pas, les choses vont finir par s'arranger. C'est moi qui te le dis et tu sais, Mado que je tiens mes promesses.

– Oui, Marcel, je le sais. Mais comment est-ce que je vais dire à maman ? Car, inévitablement elle va savoir et alors... autant vaut que ce soit moi qui le lui dise, hein !

Ils s'étaient séparés de nouveau et Marcel réfléchissait sérieusement à cette situation grave qui se posait devant lui. Il avait pris la responsabilité de ce dont ils parlaient avec une autorité d'homme.

Qu'est-ce que c'était au juste que cette affaire ?

Les événements qui suivront le démontreront peut-être.

En tout cas, à neuf heures trente ce matin-là, Marcel et Madeleine se séparèrent.

Yang-Li, de sa boutique d'antiquaire avait

suivi toute la scène en regardant par une fenêtre et il sourit quand il les vit s'embrasser.

Madeleine, en sortant de la ruelle, croisa sur son chemin Abdullah Ben-Meh qui faisait les cents pas. Elle eut un frisson nerveux en le dépassant, mais au vrai elle n'en avait pas plus de crainte que ça.

À dix heures moins quart, Georges van Druthis, propriétaire du musée, fumait sa pipe à la porte et il échangea le bonjour placidement avec Abdullah Ben-Meh qui consentait enfin à sortir du monde extérieur et lointain où l'avait plongé sa rêverie.

Les affaires de ce quartier étaient on ne peut plus normales.

IV

Il était exactement dix heures quand Belœil reçut le coup de téléphone, alors qu'il était assis confortablement à son bureau et qu'il savourait sa tranquillité avec son cigare de bonne marque. On a vu qu'il ne savait pas d'où venait ce téléphone mystérieux et qu'il ne dura pas assez longtemps pour le retracer.

C'était un mystère.

C'était peut-être une fumisterie.

C'était peut-être un drame profond, un meurtre.

Il n'y avait eu qu'un râle au bout du fil, après quoi, l'appareil s'était brusquement fermé. Il s'agissait donc de savoir, de savoir...

— Quel métier ! Quel maudit métier ! se dit-il. Mais il était homme à ne pas se laisser aller au découragement.

Mais, par où commencer ?

Belœil sonna un assistant, après quoi, il appelait Benoît Augé au MIDI.

– Allô, c'est vous Augé ? Ici Belœil.

– Ah bonjour. Dites donc, c'est une sinécure que la police ces derniers, temps, dit Augé en riant doucement au bout du fil.

– Ça l'était, jusqu'à il y a trois minutes, répondit Belœil d'une voix accablée.

– Oui, continuait Belœil, un pressentiment que nous aurons du fil à retordre comme bien peu souvent encore.

– Mais, dites donc, fit Augé, vous n'êtes certainement pas dans votre assiette ce matin, vous. Sortez-vous d'un cauchemar ?

– Je le crains. C'est à dire que... hésita Belœil.

– C'est à dire que je vous sens venir, trancha le journaliste. Vous aimeriez rencontrer le Domino Noir, n'est-ce pas ?

– Euh... oui ! concéda Belœil.

– Pour un pressentiment ?

— Oui, un râle de moribond, de quelqu'un qu'on étrangle et que je viens d'entendre au téléphone il n'y a pas cinq minutes.

Il enchaîna :

— Dites-donc Belœil, vous me paraissez bien drôle ce matin. Vous êtes sûr au moins de n'avoir pas rêvé ?

— Pas du tout, fit Belœil que cette question avait blessé. Mais du même coup, il acquérait plus de lucidité dans ses pensées. Je n'ai pas rêvé, mais j'ai le pressentiment, je vous le répète, qu'il se passe quelque chose, quelque part. Et que ce quelque chose n'est pas propre du tout. Cependant...

— Cependant, et Augé lui coupa ici la parole, c'est vague, très vague, et vous voulez le Domino Noir pour vous aider. Je vais essayer de l'avoir.

— Vous l'aurez ! dit simplement Belœil convaincu de l'assistance immédiate du Vengeur implacable des Persécutés.

Sur quoi il ferma l'appareil.

Et en attendant que se révèle le Domino Noir,

Belœil travailla à sa correspondance.

— Ah ! quelle vie grands dieux, quelle vie ! se disait-il, tout en continuant de signer et de parapher les feuilles.

Et il poursuivait intérieurement ce monologue :

— Si le Domino Noir peut arriver que nous en causions. Ou encore, si j'avais un indice.

Quand tous ses papiers furent en ordre, Belœil sonna le sergent Pouliot.

Celui-ci entra presque aussitôt dans le bureau de son chef.

— Vous m'avez fait demander ?

— Oui, dit Belœil. Tout est trop tranquille depuis quelque temps. Il doit bien se fomenter quelques petites infractions, se préparer quelques meurtres, sergent. Je veux qu'on redouble de vigilance.

— Mais, dit le sergent Pouliot, enchanté au fond de la confiance de son chef qui semblait vouloir l'entrer dans ses confidences, vous avez sans doute raison, mais qu'est-ce que je puis faire

pour les prévenir ?

— C'est justement ça, dit Belœil, il s'agit de prévenir. Je me propose de vous charger de prévention spéciale.

Après cette vague entrée en matières, Belœil alla droit au but :

— Pouliot, il se peut que j'aie besoin de vous. Vous allez attendre mes ordres et vous tenir disponible à n'importe quel instant. Avez-vous déjà eu des pressentiments, Pouliot ?

— Rarement, dit celui-ci, je préfère être positif. Mais je me souviens d'une fois d'un pressentiment auquel j'ai donné suite et qui m'a rapporté de capturer un voleur.

— Ah oui ! fit Belœil.

Le téléphone sonna de nouveau.

Belœil sauta dessus en espérant que c'était le Domino Noir.

C'était une voix étrange. Pas une voix d'homme et pas une voix de femme non plus. Elle aurait pu être celle d'un adolescent :

– Monsieur Belœil, dit cette voix en articulant lentement.

– C'est moi !

– Quelque chose d'intéressant pour vous à un certain musée...

Belœil fit signe au sergent Pouliot qui s'approcha et lut sur un bout de papier la note suivante : Retracez cet appel avant qu'il raccroche. Pouliot sortit du bureau en coup de vent et sauta sur un autre appareil.

Cependant, tout en griffonnant cet ordre, Belœil répondait en essayant de garder son calme le plus possible.

– Quel musée, et qui êtes-vous ?

– Je ne veux pas être embêté, mais il sera intéressant pour vous de voir ce musée. Il y a des choses vraiment extraordinaires.

– Mais... fit Belœil qui s'impatientait.

Il y eut une sorte de ricanement et la ligne fut coupée.

Trois minutes plus tard, Pouliot revenait avec

l'information que l'appel avait été placé d'un restaurant fort achalandé du centre de la ville.

Belœil dit au sergent :

– Vous resterez ici et si quelqu'un me demande, dites-lui que je suis allé visiter les musées de la ville. Mais ne soufflez mot à personne qu'il y a quoi que ce soit.

– Bien, fit laconiquement le sergent Pouliot qui avait espéré plus d'action pour lui.

– Et, dit Belœil, en sortant, fiez-vous aux pressentiments. Je crois qu'ils ont du bon, Pouliot. Je vous donnerai des nouvelles bientôt.

Pouliot ne trouvait toujours à répondre que :

– Bien !

– Et si un certain monsieur Augé appelle, dites-lui qu'il vienne me rejoindre. Il sera charmé de mon invitation.

Sur quoi, Belœil descendit prendre sa voiture et commencer la visite des musées, moins pour parfaire son éducation que pour éclaircir le mystère qui planait là-dessus.

V

Au deuxième, chez Georges van Druthis, une ombre s'était infiltrée par la salle de bain. Plus exactement, cette ombre avait forcé la fenêtre, était sautée dans le bain, s'était cachée derrière le rideau du bain et là, avait attendu quelques instants.

C'était une ombre, une sorte d'apparition fluide qui s'était faite très longue et mince pour passer par le carreau et qui était maintenant tapie contre le rideau.

L'ombre n'avait fait entendre aucun son.

Madame van Druthis vaquait aux soins de son ménage.

Derrière le rideau, l'ombre faisait des gestes.

Madame van Druthis passa tout près. Elle ouvrit même la porte de cette pièce, mais elle changea sans doute d'idée, car elle retourna à la

cuisine.

L'ombre sortit de derrière le rideau.

Il faisait sombre dans la salle de bain. L'ombre en sortant de derrière le rideau était allée baisser le store.

Madame van Druthis chantait une ballade orientale, une mélopée, sur une gamme courte dans laquelle revenaient sans cesse les mêmes mots.

Elle revint, cette fois pour de bon, vers la salle de bain. L'ombre se faufila derrière la porte. On aurait dit qu'elle glissait et c'était bien une ombre dans ce clair obscur où on ne voyait bien réellement que les objets en porcelaine.

Madame van Druthis entra en poussant la porte.

Sa chanson s'arrêta d'un coup quand elle vit le store baissé.

Elle fit un pas pour le relever en se parlant à voix haute. Ses mots des îles, auraient été incompris, mais elle les prononça distinctement.

Un peu avec colère.

Elle fit un pas, et ce fut le dernier. Elle gémit sourdement et ce fut son dernier gémissement. Quelque chose de rauque et d'étouffé.

Elle tomba prostrée, mais sa chute ne fit aucun bruit.

Une longue aiguille lui était insérée dans le corps. Ses membres se raidirent et sur sa figure, finalement se figea un sourire.

Dans la demi-obscurité, on la redressait et on l'appuyait contre le mur.

Un objet lourd tomba.

Dans sa chute, il se brisa. C'était un miroir et le bruit se répercuta dans cette maison silencieuse.

Georges van Druthis attendait encore la clientèle. Maintenant, il comptait les recettes de la semaine, en hollandais.

Il leva la tête quand il entendit du bruit là-haut. Un bruit inusité et puis, plus rien.

Le silence continuait. Une minute, deux minutes. Il consulta sa montre qui lui indiqua les deux aiguilles collées une sur l'autre. Dix heures

moins dix. Il referma son grand livre et sa caisse.

Il se croyait un peu ridicule de s'alarmer parce qu'il n'y avait plus de bruit, par contre cependant, il y avait eu ce fracas de tout à l'heure et comme il savait que son épouse avait mal dormi, il craignait qu'il ne lui fut arrivé quelque chose.

Et tout en grimpant l'escalier, posément car il ne courait jamais, il se préparait à la voir sans connaissance.

Il arriva en haut de l'escalier et ne vit rien d'anormal.

– Femme ! cria-t-il.

Rien ne lui répondit. Il cria plus fort :

– Femme, où es-tu ?

Toujours rien. Alors ses grosses joues se rosèrent un peu plus que d'habitude et il marcha du plus vite qu'il pouvait, vers la cuisine.

– Femme ! cria-t-il encore.

La maison était silencieuse comme une tombe.

Alors, Georges van Druthis eut comme une sueur froide par tout le corps. Personne dans la

cuisine. Il revint vers la chambre. En passant, il remarqua que la salle de bain était sombre, ce qui n’arrivait jamais à une telle heure de la journée. Méthodiquement, van Druthis entra et sans rien regarder, il leva le store.

Sa femme était appuyée au mur, dans une pose roide, comme quelqu’un qui a une longue attente à faire.

Elle souriait. Ses yeux étaient ouverts et ils souriaient aussi.

Van Druthis la regarda un moment sans mot dire. Une telle chose était inexplicable et il restait bouché bée, sans parvenir à dire un mot.

Après un instant, il la toucha. Sa peau était chaude.

Et elle souriait toujours et toujours elle était aussi immobile. Il la toucha encore, au bras, et crut à une crise d’hystérie.

En la secouant, madame van Druthis tomba sur le côté.

Elle souriait toujours. Ses membres n’avaient pas ployé.

Georges van Druthis se pencha sur elle.

Il n'était pas dans cette posture depuis plus d'une minute, essayant de ranimer sa femme à grands coups de gifles sur la figure, qu'il sentit quelque chose se baisser vers lui. Quelque chose ou bien... quelqu'un.

Il eut un grand frisson et se releva, tout effrayé. Une peur atroce donna à ses jambes une aisance qu'elles n'avaient pas connue.

Sans penser à rien qu'à sa sécurité, et sans même penser du tout, il courut vers l'escalier, le dégringola à une vitesse inouïe, tomba à la dernière marche et sentit à son pied droit une vive et cuisante douleur.

Il se releva cependant et s'en fut vers le téléphone.

Tout près était le livre de l'annuaire.

Ses yeux virent un numéro. Ils ne virent que ce numéro.

Il le signala sans y penser, attendit qu'on lui réponde et demanda une personne responsable. Tout ce temps, il tenait l'appareil avec une force

qu'on ne lui aurait jamais connue.

Il entendit du bruit dans l'escalier.

Puis, deux mains serrèrent sa gorge et quand à l'autre bout du fil Belœil lui eut répondu comme dans un rêve :

— Allô !

Georges Druthis expira. Une main replaça l'écouteur du téléphone d'où il avait été levé par le propriétaire du musée.

Le soleil avait pendant ce temps passé du devant de la maison, au côté. Il faisait sombre dans le musée. Il n'y eut qu'un éclair. L'éclair d'une aiguille qui s'enfonçait dans la chair rosé de George van Druthis.

Ses membres se raidirent et sa figure prit une expression joviale.

Dix minutes plus tard, les van Druthis étaient côte à côte, appuyés à une colonne de marbre.

Un étranger entra dans le musée et regarda partout alentour. Il alla vers la caisse où personne n'était. Il sonna la petite clochette. Personne ne répondit.

Dans la rue, il vit Abdullah Ben-Meh qui était sur son perron, les yeux dans le vide, qui semblait jouir par avance des bénédictions promises par Allah à ses fidèles.

Yang-Li entra à son tour dans le musée.

Sa physionomie était celle de tous les jours. Il venait proposer à Georges van Druthis un marché par lequel celui-ci s'engagerait à lui verser une commission sur tous les gens qui iraient chez lui et qu'il enverrait ensuite au musée.

Il ouvrit la porte et vit qu'il faisait sombre dans le musée. Mais la chose n'avait rien d'extraordinaire. Cependant, il ne voyait pas van Druthis et il se l'expliquait mal. Yang-Li aussi sonna la clochette et attendit. Mais il ne poussa pas la curiosité à examiner les personnages de cire. Il les avait déjà vus.

Il sonna trois fois et son visage impassible ne bougea pas d'un trait quand il ne lui fut pas répondu. Il songea que sans doute van Druthis devait être occupé ailleurs, et il se promit de revenir à midi, à l'heure du repas.

En sortant, Yang-Li frôla les van Druthis, souriants et immobiles. Cependant, absorbés par d'autres pensées sans doute, l'Oriental ne remarqua pas.

Abdullah Ben-Meh était enfin sorti de sa rêverie et il vit que Yang-Li sortait de chez Georges van Druthis. Il pensa aussitôt aller communiquer sa bonne nouvelle à son voisin d'en face qui était à l'occasion un de ses bons clients. Il traversa la rue quand Yang-Li fut rentré chez lui dans sa boutique d'antiquaire.

Ayant traversé, il pensa qu'il sera de mise d'inviter les van Druthis à boire le café chez lui et il revint sur ses pas afin de préparer ce cérémonial. La chose ne lui prit pas plus de dix minutes, mais il pensa encore qu'il ne serait pas mal de s'habiller à la mode de ses ancêtres, afin d'être plus comme il faut pour une occasion pareille.

Il enleva donc ses vêtements ordinaires et il endossa une robe de bure, des sandales et un burnous. Ensuite, il passa le peigne dans sa barbe, sortit, ferma la porte et traversa de nouveau.

En entrant chez van Druthis, il fit un grand salut et annonça :

– Van Druthis, Allah est grand ! Je reçois aujourd’hui des produits d’Asie qui me rendront riche. Mais je tiens à t’en faire avoir la primeur. Aussi, en attendant, puis-je t’inviter à boire le café chez moi ?

Rien ne lui répondit.

Alors, l’Arabe, un peu vexé de ne point se faire répondre alla jusqu’à la caisse et sonna la clochette à son tour.

Tout à coup, il le vit près de la porte, avec son épouse et tous deux avaient un sourire engageant. Abdullah Ben-Meh crut qu’ils venaient de rentrer sans bruit et il s’avança vers eux en répétant le même discours :

– Van Druthis, Allah est grand ! Je reçois aujourd’hui des produits d’Asie qui me rendront riche. Mais je tiens à t’en faire avoir la primeur. Aussi, en attendant, puis-je t’inviter à boire le café chez moi ?

Chose étrange pour l’Arabe, van Druthis et sa

femme gardaient toujours la même contenance. Ils souriaient mais sans bouger.

L'Arabe s'approcha d'eux et des instincts vieux comme le monde de sa race lui avaient fait pressentir un drame. Les yeux rivés sur le propriétaire du musée, il s'avança comme un félin en chasse et le toucha à la joue.

Au même instant, il recevait sur la nuque un coup de matraque qui l'aplatissait net sur le plancher. Puis, comme il se remettait, des doigts le prirent à la gorge et le serrèrent, jusqu'à ce qu'il râle son dernier râle. Puis, vivement, le même éclair de l'aiguille illuminait l'air du musée et allait se planter dans la chair de Abdullah Ben-Meh. Ses membres, tout comme ceux des victimes précédentes se raidirent, puis ses traits s'adoucirent et il eut l'air d'un des personnages de cire. On le redressait et lui aussi était appuyé, dans une attitude nonchalante.

C'est cinq minutes plus tard que Belœil recevait son second appel téléphonique mystérieux. Il n'arriva chez van Druthis que passé midi.

Tout était calme dans le musée et plusieurs clients étaient venus. On le voyait à l'argent déposé sur la caisse et même à certaines notes. Belœil ne put s'empêcher de frémir en regardant autour de lui et en effet, il y avait de quoi donner le frisson.

Des personnages en cire de toute les catégories l'environnaient. Il lut les cartes à leur pied, mais il ne sursauta vraiment qu'en lisant sous ceux de van Druthis :

« Georges van Druthis. Il était le propriétaire de ce musée et il est mort afin d'aider la science. »

Belœil n'en croyait pas ses yeux. Il regarda le gros et court bonhomme qui lui souriait et la femme qui était à côté. Il passa la main sur leur figure et se rendit compte qu'il ne touchait pas de la cire, mais de la chair humaine. Les laissant là, il alla aux autres et rencontra bientôt l'Arabe en burnous qu'il toucha lui aussi. Celui-ci était mal aplombé et il tomba. Belœil instinctivement se recula. Mais il fallait alerter ses hommes au plus vite et c'est le revolver à la main qu'il regarda

tout alentour.

Il vit le téléphone et appela le sergent Pouliot en lui recommandant de faire le plus vite et le plus discrètement possible. En passant, il demanda si le journaliste Augé avait appelé et sur la réponse négative de Pouliot, il lui demanda d'emmener deux hommes avec lui. Mais surtout, il leur recommanda la discréction la plus absolue et la célérité la plus vive.

Comme il refermait le téléphone, quelle ne fut pas la surprise de Belœil de voir entrer un homme jeune, dont il ne distingua pas cependant la figure tout de suite. Cet homme parla du seuil d'une voix forte :

– Belœil, ici ! Vous visitez les musées à présent ?

- Domino Noir ! s'exclama Belœil.
- Moi-même, dit l'autre en refermant la porte.
- Pour une surprise, fit Belœil, content et effaré de la coïncidence en même temps. Pour une surprise, vous savez tomber à pic.
- Mais, qu'est-ce que vous avez ? Expliquez-

vous, dit le Domino Noir en refermant la porte et en s'assurant que la serrure était barrée.

— Ah ! vous voulez voir. Eh bien ! J'ai trois beaux cas à résoudre.

Et Belœil fit toucher les trois cadavres au Domino Noir.

— Oui, oui... réfléchit celui-ci. C'est bien, un peu ce que j'ai pensé.

— Comment, vous le saviez ?

— Non pas, mais un certain pressentiment m'a averti que tout ce calme n'était pas vrai. Qu'il se brassait quelque chose de pas trop propre.

— Un certain pressentiment, dites-vous, Domino Noir, fit Belœil stupéfait.

— Mais oui, qu'est-ce qu'il y a d'étrange aux pressentiments ? Vous savez Belœil que sans me fier aux pressentiments, j'y attache une certaine importance. Donc, nous voici avec du joli travail, à ce que je vois.

Le Domino Noir s'était en quelque sorte imposé, mais ce n'était pas l'homme de police qui lui en voulait. Bien au contraire.

Ils n'étaient pas trop de deux pour résoudre ce mystère horrifiant, et cela, ils le sentaient intimement. Il leur faudrait leurs ressources combinées pour mettre fin à une telle situation et amener à la justice le hideux personnage responsable de ces trois meurtres.

Le Domino Noir était songeur. Il était revenu avec Belœil au pupitre où étaient la caisse et le livre de comptes de Georges van Druthis. Ensemble, ils examinèrent les papiers, minutieusement mais sans rien y découvrir d'anormal.

– Avez-vous une théorie, demanda le Domino Noir ?

– Non... c'est à dire que j'avais un pressentiment, répondit Belœil. Et ce matin, j'ai reçu un appel téléphonique qui m'a mystifié.

– Ah oui ! dit rêveusement le Domino Noir comme s'il ne prenait part à ce que racontait Belœil.

Celui-ci continua :

– Oui, à dix heures, j'ai été appelé au

téléphone. Je n'ai rien saisi qu'un râle de mourant, après quoi la ligne s'est refermée.

— Avez-vous fait retracer l'appel ? dit le Domino Noir qui devenait soudain plus intéressé dans cette histoire de Belœil.

— Mais, pour qui me prenez-vous ? Pour le dernier des novices, répondit celui-ci, piqué de la remarque du Domino Noir.

— Et alors ?

— Il a été impossible de retracer l'appel, mais je présume qu'il est venu d'ici, parce qu'environ une demi-heure plus tard, j'ai reçu un autre appel dans lequel une drôle de voix m'a dit qu'il se passait quelque chose d'intéressant à un certain musée.

— Et vous vous êtes mis à visiter les musées ?

Le ton du Domino Noir n'était pas sans être empreint d'une certaine ironie, mais Belœil avait d'autres chats à fouetter, car il ne releva pas cette nuance. Au contraire, il affirma qu'il les avait tous vus et que ce dernier était le dernier qu'il avait sur sa liste, connaissant par ses fiches van

Druthis qui était un homme paisible. D'ailleurs, il avoua qu'il avait craint une fumisterie de quelque blagueur.

Le Domino Noir rit franchement de cette dernière phrase et seulement alors, Belœil lui en voulut bien un peu.

— Bon, dit-il plus sérieux, à présent, je suppose que vous allez alerter le coroner, les photographes et tout le tremblement ?

— Va bien falloir, dit Belœil d'un ton résigné. Le sergent Pouliot s'en vient d'ailleurs et il devrait être ici d'un instant à l'autre.

— Il est seul ?

— Il doit venir avec quelques agents, mais je lui ai recommandé la discréction.

— Ouais... dit le Domino Noir qui savait la discréction habituelle de quelques des subordonnés de Belœil. Mais il ne parla pas plus avant sur ce sujet.

— Et vous, Domino Noir, quelle est votre théorie ?

— Je n'en n'ai aucune... pour le moment, avoua

franchement l'homme qui s'identifiait avec la nuit pour atteindre le mal à ses racines les plus profondes.

Mais il réfléchissait et furieusement.

Il sursauta cependant et bien avant Belœil qui réfléchissait aussi, quand le sergent Pouliot fut à la porte, avec trois de ses acolytes.

On leur ouvrit. Heureusement qu'il n'y avait personne sur la rue à ce moment, mais en refermant la porte, le Domino remarque que chez Yang-Li, l'antiquaire chinois, la porte se refermait aussi. Il garda pour lui ce fait, mais il se promit de s'en souvenir.

Il n'y a pas de trop petits détails dans une enquête criminelle. Ce sont souvent et même, presque toujours les plus petits indices qui mettent sur la piste.

On mit les policiers au courant et ceux-ci se disposèrent à garder le musée contre tout intrus jusqu'à la visite du coroner et de la voiture de la morgue.

Entretemps, le Domino Noir avait appelé

Benoît Augé, du MIDI, pour l'avertir de ce qui venait de se passer. Il lui donna des détails succincts et prit rendez-vous avec lui pour le lunch à une heure et trente. Après quoi, il prit congé de Belœil.

– Au revoir, dit Belœil. Et j'ose croire que vous êtes intéressé à l'affaire, hein !

– Mais certainement, répondit le Domino Noir. Pourquoi cette question ?

– On ne sait jamais, avec vous. Vous trouvez peut-être que la solution est facile.

Belœil disait ceci, non par conviction, mais pour aiguiser le Domino Noir. Il trouvait de plus que pour quelqu'un d'intéressé, il agissait avec désinvolture. Mais le Domino Noir avait d'autres plans en tête, et d'ailleurs, il savait bien où voulait en venir Belœil.

– À bientôt, fit l'homme mystérieux, en passant la porte.

Mais le Domino Noir revint sur ses pas. Il venait d'apercevoir un objet qui piquait sa curiosité et il feignit de laisser tomber son paquet

de cigarettes par inadvertance pour se pencher et ramasser en même temps que les cigarettes, cet objet minuscule qui avait frappé sa vue. Mais il n'en dit rien à Belœil et ressortit pour de bon cette fois.

VI

Benoît Augé fumait nerveusement en avalant à petites gorgées un verre de bière. Il attendait le Domino Noir et malgré que celui-ci n'arrivât jamais en retard, l'heure avançait et il serait bientôt le temps fixé pour se rencontrer.

Dix secondes à peine avant une heure trente, le Domino Noir vint s'asseoir à la table d'Augé et il se versait à son tour un verre mousseux de bière.

– Eh bien ! dit simplement, mais anxieusement Augé.

– Nous nageons en plein mystère.

– Des indices, au moins ?

– Assez rares, les indices. Mais il s'agit de quelqu'un qui connaissait bien son affaire. Un homme de science.

– Comme ça, et Augé parlait bas dans ce restaurant chic, les victimes étaient comme

momifiées et il ne restait pas de trace de lutte ?

– Aucune !

Cette réponse laconique fit croire à Augé que peut-être le Domino Noir était plus perplexe qu'il voulait bien le laisser croire. Pour le narguer amicalement, il lança en l'air cette parole en apparence anodine :

– Presque impossible, alors ?

– Je n'ai jamais dit rien de tel, se fâcha le Domino Noir. Mais il vit tout de suite le sens où Augé voulait le faire aller et il sourit :

– Tu m'as eu, Benoît. Mais, pour être sérieux, et je te jure que la chose est sérieuse, cette affaire-là va nous demander beaucoup de travail. On n'en est pas encore sorti. Je n'ai encore rien fait à vrai dire, mais je sens qu'il ne s'agit pas de crimes ordinaires. Et je sens de plus que lorsque nous aurons cette solution, nous pourrons peut-être la rapprocher à beaucoup d'autres problèmes qui nous ont laissés perplexes.

– Vraiment !

– Vois-tu, l'angle scientifique, car il s'agit là

indubitablement de science, l'angle scientifique a toujours passionné les criminels. Et il y a autre chose encore qui me rend perplexe et qui ne simplifiera pas le travail.

Augé était tout oreille.

– Quoi encore ?

– L'angle exotique. Tu sais que dans le quartier de ce musée de Georges van Druthis, la population est fortement mélangée. Il y demeure beaucoup d'orientaux et de toutes les espèces. Il y a...

– Il y avait l'Arabe, coupa Augé.

– Oui l'Arabe. Abdullah Ben-Meh.

– Comment était-il celui-là ? demanda Augé.

– Oh, c'était un commerçant paisible. J'ai pris mes renseignements. Il attendait justement aujourd'hui une consignation assez considérable d'épices rares.

Augé réfléchissait fortement à tout ce que lui disait le Domino Noir et il releva soudain la tête pour dire :

– Ne pourrait-il pas y avoir un motif de vol ?

– C'est peut-être possible, mais fort incertain, puisqu'on n'a pas touché à la caisse du musée van Druthis, répondit le Domino Noir. En tout cas, pour continuer l'énumération des habitants du quartier, il y a aussi un regrattier juif du nom de Ibrahim Kurth, un Chinois, antiquaille par occupation et fort honorablement connu dans ce monde. Il s'appelle Yang-Li. On pourrait aussi nommer l'épicier du coin, un bon Canadien du nom de Beauchemin et nombre d'autres. Van Druthis était d'origine hollandaise et sa femme, une indonésienne quelconque : javanaise ou sang mêlé.

– Alors, c'est plutôt compliqué, s'il faut remonter aux coutumes de tous et chacun.

Augé était plongé à plein dans le sujet.

– De prime abord, c'est peut-être compliqué, dit le Domino Noir, mais cette disparité nous aidera probablement. On ne sait jamais.

On apportait le potage et les deux amis commencèrent à manger. Ce n'est qu'au dessert

qu'ils reprirent le sujet du musée.

— Oui, dit le Domino Noir, extrêmement intéressant, mais je ne serai pas fâché d'en sortir de cette affaire.

— Bonne chance, et compte sur moi si tu as besoin de mes services, répondit Benoît Augé en prenant congé de son ami, son mystérieux et puissant ami.

Le Domino Noir se rendit directement chez lui, et chemin faisant, il analysa tout ce qui l'avait frappé depuis qu'il s'était trouvé au musée.

En entrant chez lui, le Domino Noir alla tout droit à sa bibliothèque, qui était considérable et il se plongea pendant deux heures dans une étude approfondie d'un bouquin.

Ensuite, il alluma un bec de gaz et se livra à des expériences qui durèrent jusqu'à cinq heures.

À six heures, il pénétrait à la dérobée chez l'antiquaire chinois.

Un esprit supérieurement aiguisé, le Domino Noir savait prendre parti de toutes les situations et ses méthodes de déductions étaient souvent les

moins orthodoxes qu'on puisse trouver.

Le Domino Noir était donc entré à la dérobée chez Yang-Li l'antiquaire chinois. Pourquoi ? Quelle était sa raison d'agir ainsi ?

Il aurait pu y aller d'un questionnaire adroit, comme il s'en pratique par la loi toutes les fois qu'il se pratique un crime.

Il aurait pu y aller de ses moyens personnels de persuasion.

Il aurait pu agir tout autrement.

Risquait-il gros jeu ?

Si l'antiquaire l'avait surpris, il aurait été en droit de le faire arrêter et condamner, nonobstant les bonnes intentions de l'investigateur.

Et avec cet Oriental futé et souple, le Domino Noir courait un risque.

Une fois sa décision prise, et il ne fallait au Domino Noir que des instants très courts pour prendre une décision, il se glissa dans le domicile de l'antiquaire.

Comme un chat qui poursuit une souris, il se

glissa par une fenêtre qu'il avait ouverte à l'aide d'un couteau à longue lame, mais à l'acier trempé spécialement.

C'était une arme qui aurait pu, en d'autres mains être une menace pour l'humanité, mais dans les mains du Domino Noir, ce couteau n'était une menace que pour ceux qui n'avaient pas une conscience nette.

La fenêtre s'ouvrit d'un pouce sous la pression du couteau et ensuite, le Domino Noir la releva jusqu'en haut avec une force des doigts dont sa mince stature n'aurait pu laisser prévoir. En une seconde, il était dans une chambre meublée richement de meubles laqués et aux tentures de soies d'une richesse inouïe.

Ces tentures assourdissaient tout bruit et le Domino Noir, en profita pour refermer la fenêtre. Il entrouvrit la porte et vit un rayon de lumière filtrer. Le Chinois était seul dans sa demeure et en ce moment, il mangeait.

Laissant la porte telle qu'elle était, le magicien ennemi du crime, mais qui cependant aurait pu en refiler aux plus agiles criminels, se mit en devoir

d'examiner consciencieusement les possessions de l'antiquaire. Pour dire vrai, il soupçonnait cet homme.

Ce n'était qu'un soupçon basé sur aucun fait matériel et patent, mais une série volatile de circonstances troublantes qu'il valait la peine de vérifier.

En un tour de main, le Domino Noir avait fait habilement sauter le pêne de la serrure d'un petit meuble en acajou qui se trouvait tout à côté du lit.

Rien de bien intéressant là-dedans.

Il passa ensuite à l'examen du matelas.

Aucun papier, aucune pièce à incriminer.

Il sonda les planches du lit pour voir si elles avaient un vide où cacher certaines choses compromettantes. Il souleva le tapis, bref, fit un examen aussi minutieux que possible. Aucun indice de quoi que ce soit.

Sur quoi le Domino Noir fit intentionnellement du tapage afin de faire venir l'antiquaire à sa chambre. Son truc eut plein effet ; mais Yang-Li ne paraissait pas plus ému

qu'auparavant et c'est presque la main tendu qu'il entra dans sa chambre.

– Monsieur Yang-Li ! demanda le Domino Noir.

Il avait son masque et sa cape noire.

– Domino Noir je crois ! demanda à son tour le perspicace oriental.

– Exactement.,

– Vous cambriolez à présent ? demanda Yang-Li en souriant.

– La chose en a tout l'air, mais jusqu'à cette minute, je n'ai rien trouvé de quoi cambrioler Yang-Li.

– À la bonne heure. Mais, parlant sérieusement, vous me soupçonnez d'être le meurtrier des van Druthis ?

– Je soupçonne tout le monde. Il faut se faire une base, vous comprenez. Et c'est vous qui avez eu l'honneur de ma première visite.

– Enchanté, dit en se penchant Yang-Li avec un sourire de plus en plus énigmatique et sans

passion.

– Yang-Li, dit soudain et sans ambages le Domino Noir, dites-moi ce que vous savez de ce crime. Vous me paraissez être fort bien renseigné.

– Oh ! ce n'est pas difficile d'être renseigné. Avec autant de policiers dans cette rue calme, il ne m'a pas pris, grand temps à savoir ce qui se passait.

– Et qu'est-ce que vous savez de Georges van Druthis ?

– Oh, pas grand-chose. Il était un homme fort réservé, et comme moi-même je me pique de l'être, je ne sais à peu près rien.

– Mais encore... insista le Domino Noir.

– On lui a fait subir un sort horrible, répondit Yang-Li sans sourciller.

– Vous n'avez pas l'air affecté du crime...

– Je suis placide de nature. Ce que je ressens, c'est en dedans que ça se passe et je ne m'exteriorise pas.

– Pas dans vos gestes, en tout cas.

Yang-Li se pencha de nouveau :

– Je suis ainsi, dit-il.

– Ça n'a pas rapport d'ailleurs avec ce que je cherche. Le Domino Noir caressa son couteau ostensiblement pour observer la réaction du Chinois, mais aucune ne se produisit. Alors il poussa plus loin son interrogatoire.

– Monsieur Yang-Li, vous êtes antiquaire ?

– Pour vous servir de mes modestes connaissances.

– Depuis quand ?

– Bien, bien des années. J'ai toujours eu le culte des vieilles choses. Chez moi, mon père exerçait aussi cette profession.

– Depuis quand êtes-vous au pays ?

– Treize ans.

– Et à Métropole ?

– Onze !

Le Domino Noir marquait tous ces détails

dans sa tête. Ils pourraient être utiles à quelqu'un un de ces jours.

– Vous vivez seul ?

– Oui.

– Connaissiez-vous Abdullah Ben-Meh ?

– L'Arabe ?

– Mais oui. Il est mort aussi, et de la même façon que ce pauvre van Druthis, n'est-ce pas ? Que son dieu le sauve.

– Avez-vous déjà eu quelques rapports avec ce dernier ?

– Non, non, je ne crois pas. Je ne me souviens pas, peut-être...

– Vous êtes allé chez van Druthis ce matin ?

– Je suis allé en effet au musée ce matin,

– Permettez-moi une autre question. Avez-vous vu van Druthis à cette visite ? C'est là probablement la plus importante question que je vais vous poser. Cependant, vous êtes libre de répondre ou non. Si vous mentez, nous finirons bien par trouver la vérité et il pourrait vous en

cuire.

Le Chinois n'avait pas bronché. Il répondit :

– Vos soupçons sont d'un genre tenace, n'est-ce pas ?

– Très, répondit le Domino Noir.

– Eh bien, je vais vous dire monsieur, que j'ai été au musée ce matin avec l'intention d'y rencontrer le propriétaire. Mais je ne l'ai pas vu.

– Vous n'alliez pas visiter le musée par plaisir que je sache.

– Non, j'avais une proposition pour lui.

– Laquelle ? demanda le Traqueur des Bandits.

– Eh bien ! Je m'attends à recevoir nombre de clients depuis hier, à cause d'une expertise que j'ai faite chez quelqu'un de la haute. Ces gens-là ont maintenant confiance et moi je voulais qu'ils s'intéressent aussi au musée du bonhomme van Druthis qui possède des choses assez intéressantes en fait de momies de cire. J'allais faire des arrangements pour que van Druthis me verse une commission nominale sur cet afflux de

nouveaux clients que je lui apporterais. Mais comme il ne répondait pas, je suis revenu à ma boutique.

– Et vous n’êtes pas retourné ?

– À quoi bon, il était mort !

Le Domino Noir sursauta :

– Comment, vous saviez ?

– Je l’ai su en même temps que toutes les gens de la rue.

La mine du Chinois n’avait pas bougé de tout l’interrogatoire du Domino Noir. Celui-ci était à la veille de prendre congé, quand il demanda encore :

– Savez-vous qu’il a été momifié ?

– Non, dit le Chinois. Vous me l’apprenez.

Ils gardèrent le silence pendant un long moment, puis, l’antiquaire suggéra au Domino Noir de prendre le thé.

– Volontiers Yang-Li.

– À la bonne heure, dit Yang-Li. Suivez-moi, vous voulez.

Et leurs rapports, tant que dura encore cette visite fut empreinte de la plus charmante, de la plus grande cordialité

Le Domino Noir avait frappé en vain, mais peut-être s'était-il fait un ami aussi, car après le thé, l'antiquaire insista pour que son interrogateur vienne choisir ce qui lui plairait dans sa collection.

VII

Belœil cherchait des suspects et il était d'une humeur du diable parce qu'il n'avait pas revu le Domino Noir. Son souffre-douleur était le sergent Pouliot qui commençait à être excédé de la sollicitude spéciale de son chef.

Ils avaient fait trois fois le trajet du musée au bureau de la police et n'avaient encore rien trouvé en fait d'indices. Par moments, ils soupçonnaient tous les gens de la rue, mais une minute ensuite, ils comprenaient toute l'absurdité de cette situation et ils se creusaient la cervelle pour arriver à une solution.

Bref, une belle situation !

À neuf heures du soir, l'épouse de Ibrahim Kurth sortit dans la rue en criant que son mari venait d'être assassiné par une ombre.

Il se produisit un grand émoi dans la place.

Les policiers de garde au musée quittèrent la place pour courir là où venait d'être commis ce nouveau meurtre.

En arrivant, les portes étaient fermées à clef et ils durent prendre plus de dix minutes pour en défoncer une.

En entrant dans la maison, Ibrahim n'était nulle part.

On fouilla partout et, avec les cris de la veuve épolorée, les choses n'avancèrent pas beaucoup car elle voulait aussi être partout.

On retrouva Ibrahim dans le musée, à la place de l'Arabe.

Belœil revint sur les entrefaites et il constata que le regrattier était mort de façon identique aux autres.

Le mystère restait toujours aussi mystérieux.

Le Domino Noir survint. Il savait la nouvelle.

Il eut un long et secret conciliabule avec Belœil. Celui-ci partit pour son bureau et revint une demi-heure plus tard, avec un mandat d'arrestation fait en blanc.

À minuit, le justicier et Belœil eurent un autre conciliabule. Tout le quartier était entouré d'un cordon de police.

On resserra le cordon pour qu'il n'atteigne plus que les alentours immédiats du musée. Les agents ne pouvaient plus cacher leur impatience et leur appréhension.

À une heure du matin, on arrêtait le jeune Marcel, commis à l'épicerie Beauchemin, sous l'accusation de complicité pour meurtre et le cordon se défit.

L'adolescent protesta hautement de son innocence. Il n'était venu sur les lieux que lorsqu'il avait été pris de curiosité à la suite des événements. Si on l'avait pris dans la ruelle et si on l'avait pisté pendant tout ce temps alors qu'il se sauvait après la découverte de Ibrahim dans le musée, c'était à cause d'une raison d'honneur qu'il ne pouvait divulguer sans porter atteinte à la réputation d'une certaine personne.

Le Domino Noir le fit relâcher après cinq mots avec Belœil.

— Je garantis de son innocence, dit-il avec fermeté.

Le gamin lui avait dit à lui, son amour pour Madeleine et leur grand désir de se marier malgré l'opposition de sa mère à elle. Ils ne se rencontraient que pour échafauder des plans d'une fugue éventuelle.

Benoît Augé avait tout suivi avec anxiété.

Selon lui, il s'agissait d'un maniaque, d'un cerveau déséquilibré qui finirait par se faire capturer, mais qu'il était urgent de tenir sous bonne garde avant que continuent ces crimes de fou.

Il disait au Domino Noir :

— As-tu de l'espoir ?

— Oui, répondait l'autre. Nous l'aurons avant le jour, car il est surexcité et il lui faudra frapper encore.

— S'il frappe, c'est une autre victime...

— Nous allons tout tenter pour l'empêcher.

Cependant, les esprits s'étaient calmés à la

nouvelle de l'arrestation de Marcel, le commis de chez Beauchemin. Toutes les théories étaient données. Mais le Domino Noir avait insisté auprès de Belœil, quand il avait insisté en même temps pour le faire libérer, de tenir cette liberté secrète. Il avait renvoyé Marcel chez lui et lui avait demandé de l'attendre.

Marcel eut confiance dans le Domino Noir, son sauveur.

Il savait qu'il venait de trouver un intermédiaire assez puissant pour briser les dernières barrières qui s'élevaient en travers de son mariage.

Aux premières lueurs de l'aube, Belœil et le Domino Noir étaient dans le musée de van Druthis quand le Domino Noir alla se glisser silencieusement sous l'escalier. Belœil dormait, la tête sur le pupitre. Une forme d'ombre descendit l'escalier.

Une marche craqua, oh ! imperceptible à toute oreille ordinaire, mais bruyante à celles de ce champion de la détection.

Quand l'ombre fut rendue au bas de l'escalier, le Domino Noir se leva lentement et suivit au pas les mouvements de l'ombre qui se dirigeait vers Belœil.

L'Homme Sans Peur, le Félin Maître des Criminels s'approcha de l'ombre qui allait tuer et quand il fut tout près, il lança un grand cri.

Un cri perçant et effrayant.

L'ombre surprise, se retourna, glacée.

Belœil se crut en cauchemar et grogna.

À la main gauche de l'ombre était une grande aiguille qu'on voyait briller dans l'obscurité. L'aiguille fit un grand zig-zag dans l'air.

Agile, le Domino Noir s'empara de l'aiguille, mais l'ombre se dégageait et se sauvait.

Le Domino Noir avait vu les traits de cet homme et ils étaient impérissables dans sa mémoire. Il l'avait manqué, mais il avait son arme.

Belœil s'était réveillé et d'une main il se frottait les yeux, pendant que de l'autre il tenait son revolver.

Tout était silence maintenant. Belœil finit par parler :

– Qu'est-ce qui se passe ?

– Il se passe... sûrement Belœil ne savait rien, et comme l'ombre s'était échappée, autant valait ne rien dire à Belœil, il ne se passe rien.

– J'ai entendu un grand cri.

– Vous avez dû rêver, dit le Domino Noir en riant.

– Oui, un cauchemar. Ce doit être ces sandwiches que j'ai mangées en me couchant. Rien de neuf ?

– Rien, répondit le Domino Noir.

Belœil demeure debout quelques instants encore, puis il reprit la même position et il ne prit pas cinq minutes à ronfler.

Qui était cet homme que le Domino Noir avait vu ?

Pourquoi avait-il menti à Belœil ?

Que ferait-il de l'aiguille et de la seringue ?

Autant de secrets que seul le Domino Noir

pouvait résoudre. Mais il gardait tout pour lui et bien malin aurait été celui qui l'aurait fait parler.

Il avait son plan tout élaboré.

Il comptait sur une prochaine visite du monstre.

Il escomptait que celui-ci voudrait reprendre son arme assassine.

Présumait-il de ses capacités ?

Certes non, car il savait exactement ce qu'il avait à faire. Il pouvait maintenant prévoir le cours des événements.

Il était devenu en quelque sorte, le maître des événements.

Et il en était grand temps. Il l'avait compris avant l'attaque de l'ombre, mais surtout quand le monstre s'était un instant démasqué.

Et maintenant, la mâchoire serrée, il attendait avec la patience que donne la droiture.

VIII

Pendant que dormait de nouveau Belœil, le Domino Noir s'était déguisé. Il avait pris une perruque à un des personnages de cire du musée, une espèce de robe de bure à un autre et s'était arrangé de manière à changer complètement de personnalité.

Puis, il était allé coucher Belœil sous l'escalier en lui faisant un matelas avec des coussins, et de cette façon, il était certain que celui-ci dormirait d'un sommeil profond pour plusieurs heures à venir.

Quant à lui, il avait pris la place de Belœil au pupitre du propriétaire du musée et il s'occupa, pendant qu'il était temps encore d'examiner attentivement l'aiguille et son contenant. Il avait dans sa poche, une boîte qui contenait des réactions chimiques diverses, et il les essaya à tour de rôle.

Devant lui, il avait placé un miroir qui laissait voir l'escalier qu'il avait dans le dos. Cet escalier était éclairé par un réverbère dans la rue.

Le Domino Noir savait que le monstre à figure d'ombre reviendrait bientôt.

Il savait aussi que le contenu de l'aiguille n'était pas mortel.

Il avait vu les marques sur la gorge des victimes et savait qu'elle avaient été étranglées avant d'être piquées.

Ce liquide qu'on leur avait injecté, ce n'était que pour les redresser et les rendre rigides et souriants.

C'est pourquoi le monstre devait essayer de l'étrangler avant de le piquer.

Il était tout à fait convaincu de la visite de l'ombre.

Et avant que monte le jour.

Sous l'escalier, Belœil ronflait du sommeil du juste et c'était plaisir à l'entendre. Il les avait bien méritées ces quelques heures de repos, ce brave Belœil et le Domino Noir pensait à lui avec un

mâle attendrissement.

Quant à lui, il ne bougea pas et surveilla son miroir.

À ce jeu cependant, le sommeil risquait de le gagner, lui aussi. Mais il avait une volonté trop au-dessus de la moyenne pour succomber. Sa mission n'était pas remplie et il se devait de le faire et avant qu'il fasse grand jour.

À six heures du matin, un léger, très léger glissement de pieds à l'étage supérieur alerta le Domino Noir. Il n'y eut que ses yeux qui s'ouvrirent tout grands.

Le glissement disparut, puis il recommença, plus rapproché.

Le Domino Noir se tint en vive alerte.

Il pouvait l'être pour cinq, dix, quinze minutes et même, une heure. Mais il tiendrait bon et ses nerfs tendus à l'extrême n'en frapperait que plus fort.

Il se sentait presque à une partie de sport.

Puis, il se mit à injurier l'autre intérieurement :

– On me vole mes trucs, hein mon salaud !

Dans le miroir, rien ne paraissait encore, mais le Domino Noir était patient. Surtout lorsqu'il s'agissait d'une question de vie ou de mort.

– Ne crains rien, j'attends !

– Avance... avance aussi lentement que tu veux, je t'aurai bien.

Il fallut plus de dix minutes à l'ombre pour atteindre le haut de l'escalier. Mais le Domino Noir le voyait de son miroir.

Tout de noir vêtu, rien que des yeux paraissaient par les fentes de la cagoule. Le Domino Noir se concentra :

– Je suppose que tu as une autre aiguille ?

Mais non. Ses deux mains sont libres.

Le Domino Noir avait posé son aiguille, celle qu'il avait prise des mains de l'autre, bien en évidence sur le coin du bureau.

L'autre ne pouvait manquer de la voir.

– Bon. Descends l'escalier maintenant.

– La première marche... c'est ça. Et la

deuxième... et la troisième.

- Attention à la quatrième, elle craque un peu.
- Il a de la mémoire l'animal. Il a sauté la quatrième... il se repose sur la cinquième. Plus que cinq autres maintenant et la boxe commence.
- Repars donc imbécile... tu me fais perdre du temps.
- Six... sept... huit... neuf...

L'ombre examinait sous l'escalier et il voyait Belœil qui ronflait. À sa place à la table des livres de comptes, un vulgaire camouflage. A-t-on jamais idée d'un truc aussi grossier. La respiration de Belœil était maintenant régulière.

Dans les yeux de l'ombre passa un éclair dur. Sans doute, venaient-il de voir la marque blanche de cou du policier. De quoi tenter beaucoup trop fort les égorgueurs.

– La dernière marche... bon tu viens chercher ton aiguille... Viens, approche... plus près encore, encore trois pas, ou plutôt trois glissades, salaud, car tu glisses comme un anguille, trois autres petites glissades et ton cas est réglé...

Il était visible, pour qui aurait vu les yeux du Domino Noir, que celui-ci était comme une lanière, un fouet qui se détendrait et qui aurait sa proie d'un coup.

— À serpent, serpent et demi !

L'ombre y allait avec des précautions infinies, car elle se doutait de ce faux personnage de cire assis à la table.

— Viens plus près, plus près encore, grondait intérieurement le Domino Noir.

Une joie invincible le gagnait à l'idée de la lutte de volontés qui se jouait entre eux deux.

La supériorité de sa position le fit sourire.

L'ombre s'était décidé à faire le dernier mouvement.

Le Domino Noir ne bougeait pas encore.

Mais juste comme l'ombre allongeait le bras pour saisir l'aiguille mortelle et cruelle au coin de la table, rrran ! avait dormi,

Le Domino Noir avait basculé sa chaise et se trouvait debout.

Il avait repoussé d'un coup sec de son corps, le corps de l'ombre.

Sa poussée avait été celle d'un tigre qui a frappé.

L'ombre culbuta et en un instant, le Domino Noir était sur le criminel et après quelques passes savantes de jiu-jitsu, il lui avait passé les menottes d'acier aux poignets.

Sa lutte n'avait pas pris plus de trente secondes et presque aucun bruit ne s'était fait. L'ombre ne criait pas.

On n'entendait que les souffles oppressés des deux hommes et le ronflement de Belœil qui était repris quand la chaise avait été renversée.

Terrassée, l'ombre gisait à terre et en un tour de main, le Domino Noir lui avait encore ligoté les pieds afin de s'assurer de sa présence. Un nœud solide que rien d'autre qu'un couteau aurait pu défaire.

Et fatigué, le Domino Noir retourna au bureau, laissa tomber sa tête et s'endormit d'un sommeil léger.

L'ombre grinçait des dents, mais ne faisait entendre aucun autre son.

On pouvait attendre maintenant et sans crainte que se réveille Belœil. Il aurait toute une surprise en apercevant le criminel ligoté et prêt à être livré à la justice qu'il avait tant voulu leurrer.

Le Domino Noir dormait. Tous pouvaient aussi dormir.

IX

Belœil s'étira et ses bras rencontrèrent quelque chose de dur. Il était fort courbaturé, mais reposé aussi.

Une fois ses yeux ouverts, il vit un rayon de soleil qui se glissait jusqu'à lui. Il secoua la tête et puis se demanda :

– Où suis-je, grand dieux !

Lentement, il se rappela les événements de la veille et tout à coup quand il eut réalisé ce qui s'était passé il regarda sa montre :

– Huit heures vingt ! Hop debout ! et plus vite.

Il manqua frapper de sa tête l'escalier sous lequel il avait dormi.

Il eut la surprise de sa vie en voyant une forme prostrée au bureau.

Tout de suite, il pensa :

– Hein ! Pas un autre...

Vivement il s'approcha, et toucha cette masse. Mais cette masse était bien vivante et comme en l'occurrence elle représentait le Domino Noir, il ne fallut pas plus que ce touché pour qu'elle fut debout.

– Domino Noir ! s'exclama Belœil. Mais quel est le costume ?

– Eh oui, mon cher Belœil, il faut être un peu de tout dans ce métier. Et même à l'occasion, des pièces de musée.

– Mais j'y pense, dit Belœil, c'est moi qui dormais à ce bureau la nuit dernière. En quel honneur est-ce vous à présent ?

– Le hasard l'aura voulu ainsi. Le hasard et moi, dit le Domino Noir modestement en enlevant sa perruque postiche.

– Et quelles nouvelles ? s'enquit Belœil.

– Bonnes ! affirma le Domino Noir.

– Ah oui ! On va l'attraper enfin !

– On l'a !

- Hein ! sursautait Belœil.
- On l'a ! répéta laconiquement le Domino Noir en enlevant complètement sa toilette de musée.
- On l'a... comment ?
- Il est bien ficelé, ici ! Oh ! à propos Belœil, vous avez encore votre mandat d'arrestation ? Au cas où le gentleman rouspéterait, dit le Domino Noir.
- Mais, où est-il, ce monstre ?
- Ici, dit simplement le Domino Noir qui terminait sa toilette sommaire. Et du pied, il arracha un faible gémissement à une forme noire couchée et ligotée par terre.
- Lui ! C'est lui ? qu'est-ce qui s'est passé ?
- Je l'ai cueilli comme une rose, sourit le Domino Noir.
- Oui, mais une rose malodorante et avec de fameuses épines, je parie. Et pendant ce temps, moi qui dormais...
- Oh ! la chose a été réellement tout simple. Je

lui avais tendu un piège et il est tombé dedans comme un novice.

Belœil toussota et regardait l'ombre étendu en chien de fusil par terre et qui semblait vouloir se rapetisser à rien.

– C'est ça, cette crapule ?

Le Domino Noir l'avait rejoint.

– Oui, dit-il ; et il continua :

– Nous procéderons maintenant à l'identité du personnage qui n'avait rien de mystique, je vous l'assure.

En disant ces mots, le Domino Noir s'était penché et d'un geste avait arraché le masque trouvé aux yeux seulement.

– Beauchemin !

Le cri était sorti spontanément et avec surprise de la bouche de Belœil qui n'en croyait pas ses yeux.

Comment ?

Un simple épicier à l'allure honnête.

C'était bien lui. Il n'y avait pas à se tromper.

Dans sa pose grotesque, il grimaçait de haine et tentait un effort suprême pour relâcher ses liens des pieds et des mains.

Mais rien n'y faisait, parce que le Domino Noir avait tout prévu et les liens ne donneraient pas de prise.

– Beauchemin ! répétait Belœil.

Il avait de quoi être effaré. Lui qui soupçonnait surtout Yang-Li l'antiquaire chinois, sur des preuves inexistantes il est vrai, mais il se méfiait de l'oriental.

Le Domino Noir parla :

– Moi aussi j'ai été surpris.

– Nous l'interrogerons tout de suite, dit Belœil.

Et à Beauchemin, durement :

– Lève-toi !

Le monstre roulait des yeux où se lisait la peur la plus abjecte et au commandement de Belœil, il tenta en effet de se mettre sur son séant.

Le Domino Noir l'aida.

— Tu es Beauchemin l'épicier ? demandait Belœil.

L'autre ne dit pas un mot.

Mais le Domino Noir intervint :

— Tu es mieux de dire la vérité tout de suite afin de simplifier les choses, car nous trouverons bien moyen de la connaître, la vérité.

— Oui, je suis Beauchemin.

— Tu reconnais avoir tué quatre personnes ?

— Je ne me souviens de rien.

— Ah non ! se fâcha Belœil, pas ce petit jeu avec nous.

— Je ne me souviens de rien, répéta Beauchemin.

Le Domino Noir alla prendre une chaise et s'assit dessus à cheval, juste en face de Beauchemin, de manière à le regarder bien en face. Il dit :

— Je vais rafraîchir ta mémoire.

L'autre eut un sourire un peu hébété.

– Hier matin, tu tuais Georges van Druthis et sa femme. Ensuite, tu tuais Abdullah Ben-Meh et hier soir, c’était le tour de regrattier Ibrahim Kirth.

Pas un geste de la part de Beauchemin.

Le Domino Noir passa outre et continua :

– Tu as tenté par deux fois de tuer Belœil de la police ici présent.

– Quoi ? dit Belœil, moi !

– Vous avez eu cet honneur. La première fois, vous étiez assis au bureau et j’ai arraché l’aiguille que voici des mains du criminel.

– Montrez-moi cette aiguille, dit Belœil intéressé.

– Voilà, dit le Domino Noir en la lui passant. Mais cette aiguille ne tuait point. Beauchemin étranglait d’abord et fort savamment ses victimes.

– Alors, pourquoi l’aiguille dans ce cas ?

– Pour les embaumer instantanément. Il injectait un liquide juste au moment de la mort et il se produisait alors dans le corps de la victime

une réaction qui raidissait ses membres mais qui donnait invariablement un sourire à la figure.

- J'ai remarqué en effet, dit Belœil.
- Mais quel était le but de Beauchemin ?
- C'est ce que nous allons apprendre, dit le Domino Noir.

Et à Beauchemin, ligoté :

- Pourquoi faisais-tu cela ?
- C'est à vous de le trouver, ricana-t-il.
- Arthur Beauchemin, ce n'est pas ton nom véritable ?
- Non !
- Quel est ton nom alors ?
- Je m'appelle Jean Beauchemin.
- Tu es épicer ?
- Non !
- Mais, dit Belœil, la preuve est accablante, pourquoi nier plus longtemps. Nous t'avons sous la main.
- La preuve que je ne suis pas Arthur

Beauchemin, allez voir. Allez la chercher. C'est facile. Ce n'est qu'à deux pas d'ici.

Belœil se grattait la tête.

Le Domino Noir eut une idée. Il reconstituait les événements.

Tout à coup il se leva et dit à Belœil :

– Je vais le garder. Allez à l'épicerie du coin et ramenez l'autre Beauchemin afin de le confronter avec celui-ci.

En un rien de temps, Belœil avait passé la porte et le Domino Noir resta avec le prisonnier. Il observait ses mains longues et fines et il commença à comprendre.

Trois minutes plus tard, Belœil revenait avec l'authentique épicier qui poussa un cri de stupeur en voyant le monstre :

– Jean !

Dans ce mot, il y avait un tel accent de colère et de haine que le Domino Noir et Belœil en restèrent cloués de stupéfaction.

– Vous le connaissez ? dit Belœil.

- Lui, cette... cette crapule ?
- Personne d'autre, dit le Domino Noir.
- C'est lui qui... haletait l'épicier.
- Oui, c'est lui le criminel. Mais il vous ressemble à s'y méprendre. Vous êtes des frères sans aucun doute ? continua le Domino Noir.
- Oui, malheureusement. Et même, frères jumeaux.
- Alors, je m'explique, fit Belœil.

L'épicier reprenait, mais on sentait tout ce qu'il mettait d'efforts à se contenir pour ne point s'élancer et battre son frère :

- Il est mon jumeau, mais c'est un fameux vaurien. Il aurait pu devenir quelqu'un de bien, mais de toute sa vie il n'a songé qu'au mal.
- Il possède des connaissances fort avancées, dit le Domino Noir en jouant avec l'aiguille à embaumer instantanément.
- Il a toujours bricolé dans les sciences, mais pourquoi est-il venu troubler ce quartier, je ne comprends pas. Pourquoi ?

– Pour t'embêter !

Cela venait de sortir des lèvres du monstre. La même voix qui avait tant intrigué Belœil au téléphone la veille. Il se remémorait maintenant.

Cependant, l'honnête épicier disait :

– C'est une honte pour la famille. C'est un vaurien qui voulait me ruiner et qui n'a reculé devant rien pour y arriver.

– C'est vrai, dit calmement le prisonnier. Mon frère a parfaitement raison.

– Mais pourquoi tuer des honnêtes gens ? demanda Belœil.

– Ceux-là ou d'autres... fit négligemment Jean Beauchemin.

Le Domino Noir était fort intéressé, mais depuis quelques minutes, il ne disait mot. Il cherchait à savoir plus encore. Alors, il inventa une théorie.

– Voilà, dit-il, ce qui aurait pu être le mobile des actes de Jean Beauchemin. Ces deux jumeaux étaient jaloux l'un de l'autre.

– Pardon, dit l'épicier. Moi, je n'ai jamais été jaloux. J'avais une nature travaillante et à douze ans je subvenais à mes besoins, tandis que lui...

– Tandis que moi, fit l'autre, j'étais un rêveur. Ma conception de la vie était toute autre que celle de mon frère.

L'épicier reprit en le coupant :

– Il était un rêveur, c'est à dire qu'il rêvait de gagner sa vie aux dépens de moi, en bricolant tranquillement avec des rudiments de science. À douze ans, il avait déjà volé et pour épargner la honte, j'ai payé. Je n'aurais jamais dû le faire, parce que Jean a recommencé et que j'ai payé au moins dix fois par la suite. Il me leurrait en disant que lui, il consacrait sa vie à la science et qu'un jour il deviendrait riche. Il ne pouvait travailler, gagner péniblement. Et cela, remarquez bien, c'était alors que nous étions adolescents. Et il ne s'agissait alors que de vulgaires sous. Je le comprenais un peu, car je comprenais l'idéal.

– Très intéressant, dit le Domino Noir.

Benoit Augé venait d'entrer pendant ce récit et

il était discrètement allé se placer pour que l'épicier ne le voit pas.

Cependant, celui-ci continua :

– À vingt ans, à force de privations, j'avais envoyé mon jumeau ici présent à l'Université. Je lui fournissais tout, je travaillais comme un paria. Mais j'aimais aussi et un jour, je me rendis compte que mon frère cherchait à s'approprier l'amour de cette jeune fille. Et pour ce faire, il avait usé d'un subterfuge abominable, en l'occurrence, celui de se faire passer tout simplement pour moi. Notre ressemblance a toujours été frappante. Et en ce temps, nous avions un tour de voix absolument identique. Je le surpris donc qui tournait dans le noir après Maria, ma femme actuelle et qu'il lui proposait de s'enfuir et toutes les niaiseries qu'on peut rêver à cet âge...

Le Domino Noir songea au commis-épicier qui l'attendait chez lui et qu'il avait promis d'aider. Mais il revint vite à Beauchemin, Arthur.

– ... alors, je sautai dessus et je le battis. Il l'avait bien mérité, mais en me laissant, il me

promit de se venger. Encore un peu et il réussissait parfaitement, car nul doute qu'il voulait commettre ces crimes à mon compte. Et maintenant, messieurs, j'ai du travail.

– Allez, allez, dit Belœil.

Et à Pouliot qui était entré peu après Augé :

– Amenez-le et tenez-le bien. Son cas est bon.

Le Domino Noir rajustait sa cravate. Il avait déjà oublié Beauchemin et pensait à résoudre le problème combien différent de l'adolescent amoureux. Mais pour l'instant, quelque chose de plus pressant était en jeu :

– Belœil et mon vieux Benoît, dit-il, je vous offre à déjeuner.

Cet ouvrage est le 720^e publié
dans la collection *Littérature québécoise*
par la Bibliothèque électronique du Québec.

La Bibliothèque électronique du Québec
est la propriété exclusive de
Jean-Yves Dupuis.